

Wittgenstein, l'intentionnalité et les règles

Mathieu Marion

Volume 25, numéro 1, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/027469ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/027469ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (imprimé)

1492-1391 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marion, M. (1998). Wittgenstein, l'intentionnalité et les règles. *Philosophiques*, 25(1), 3–27. <https://doi.org/10.7202/027469ar>

Résumé de l'article

Après avoir présenté les grandes lignes de la réflexion phénoménologique de Wittgenstein en 1929 et son abandon de l'idée d'un langage phénoménologique, je montre qu'il fait face à un dilemme à propos de la notion de règle. Si on regarde l'expression symbolique d'une règle sous le mode physicaliste, on ne peut pas voir le lien entre celle-ci et ses applications. Comment peut-elle, de par elle-même, servir de guide à nos actions ? Il faut une intention, une interprétation, ce qui fait de la règle un objet phénoménologique. L'abandon du langage phénoménologique doit cependant forcer Wittgenstein à reconnaître qu'une règle en tant qu'objet phénoménologique ne peut pas être comparée à ou être utilisée pour déclencher une action qui se déroule dans le monde physique. Je montre que c'est en tentant de sortir de ce dilemme que Wittgenstein en viendra aux conceptions exposées dans ses remarques sur « suivre une règle ». J'examine en dernier lieu quelques conséquences de cette interprétation sur celle de la philosophie des mathématiques de Wittgenstein.

ARTICLES

WITTGENSTEIN, L'INTENTIONNALITÉ ET LES RÈGLES

PAR
MATHIEU MARION

RÉSUMÉ : Après avoir présenté les grandes lignes de la réflexion phénoménologique de Wittgenstein en 1929 et son abandon de l'idée d'un langage phénoménologique, je montre qu'il fait face à un dilemme à propos de la notion de règle. Si on regarde l'expression symbolique d'une règle sous le mode physicaliste, on ne peut pas voir le lien entre celle-ci et ses applications. Comment peut-elle, de par elle-même, servir de guide à nos actions ? Il faut une intention, une interprétation, ce qui fait de la règle un objet phénoménologique. L'abandon du langage phénoménologique doit cependant forcer Wittgenstein à reconnaître qu'une règle en tant qu'objet phénoménologique ne peut pas être comparée à ou être utilisée pour déclencher une action qui se déroule dans le monde physique. Je montre que c'est en tentant de sortir de ce dilemme que Wittgenstein en viendra aux conceptions exposées dans ses remarques sur « suivre une règle ». J'examine en dernier lieu quelques conséquences de cette interprétation sur celle de la philosophie des mathématiques de Wittgenstein.

ABSTRACT: After presenting a broad sketch of Wittgenstein's phenomenology, in 1929, and of his abandonment of the idea of a phenomenological language, it is shown that the notion of a rule left him with a dilemma. If the symbolical expression of a rule is understood in a physicalist mode, one cannot see the link between it and its applications. How could it, of itself, guide our actions? One needs an intention or interpretation, thus turning the rule into a phenomenological object. The abandonment of the phenomenological language must have forced Wittgenstein to recognize that a rule, qua phenomenological object, cannot be compared to or used to trigger an action in the physical world. It is then shown how Wittgenstein reached, while trying to solve this dilemma, the conception of rules presented in the remarks on "following a rule". Lastly, some of the

consequences of this new reading on the interpretation of Wittgenstein's philosophy of mathematics are examined.

Une bonne part des difficultés d'interprétation de la pensée de Wittgenstein est attribuable au sort réservé à son œuvre posthume. Pendant de longues années, la plupart des philosophes n'avaient accès qu'au *Tractatus logico-philosophicus*¹, publié en 1921, ainsi qu'à quelques-uns de ses écrits tardifs, tels que les *Recherches philosophiques*², dont la rédaction débute dès 1935 et qui furent publiés en 1953, les *Remarques sur les fondements des mathématiques*³, un choix de textes datant de 1938-1944 et publié en 1956, ainsi que *Le cahier bleu et le cahier brun*⁴, textes dictés entre 1933 et 1935 et publiés en 1958. Dans une Oxford d'après-guerre marquée par le réalisme de Cook-Wilson, Prichard et Austin, où l'on s'empressait de critiquer le positivisme logique considéré comme l'héritier du *Tractatus*, cette situation favorisa l'éclosion d'interprétations mettant l'accent sur le « deuxième » Wittgenstein, qui était alors contrasté favorablement avec celui du *Tractatus*. Il suffisait alors au premier chef d'isoler et d'interpréter l'œuvre majeure du « deuxième » Wittgenstein, les *Recherches philosophiques*, pour ensuite s'intéresser, accessoirement, aux erreurs commises dans le *Tractatus* et diagnostiquées dans les *Recherches*. Cette lecture à rebours semble de prime abord briser en des lois les plus élémentaires de l'exégèse avec, entre autres, cette conséquence absurde qu'on ne peut que difficilement faire sens des écrits de transition, c'est-à-dire de la période s'étendant de son retour à la philosophie, en 1929, aux premières dictées de *Le cahier bleu et le cahier brun*, en 1933. Ces écrits ont été par conséquent souvent considérés, sans autre forme de procès, comme étant de qualité et d'intérêt inférieurs. On peut cependant espérer que la publication récente des *Wiener Ausgabe* mettra fin à cette situation absurde et qu'une meilleure compréhension des thèses du « deuxième » Wittgenstein verra le jour grâce à l'étude approfondie des écrits de la période de transition⁵. On retrouve dans les volumes déjà publiés des *Wiener Ausgabe* comme dans les autres écrits de cette période le contexte, la source de bien des arguments de ce « deuxième » Wittgenstein dont, selon moi, ceux sur « suivre une règle⁶ ».

-
1. L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. de Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard, 1993.
 2. Paru en français sous le titre *Investigations philosophiques*, trad. de Pierre Klossowski, Paris, Gallimard, 1961.
 3. L. Wittgenstein, *Remarques sur les fondements des mathématiques*, trad. de Marie-Anne Lescourret, Paris, Gallimard, 1983.
 4. L. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, trad. de Marc Goldberg et Jérôme Sackur, Paris, Gallimard, 1996.
 5. Voir M. Marion, « Wittgenstein et son œuvre posthume », *Dialogue*, vol. 35, 1996, p. 777-789.
 6. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 143-242.

J'aimerais montrer comment cet argument prend sa source dans l'abandon par Wittgenstein, en 1929, de l'idée d'un langage « phénoménologique » et de la conception concomitante, « phénoménologique » des règles.

Peut-être devrais-je dire qu'il n'est question ici que de l'exégèse de Wittgenstein, je ne me soucie guère à ce stade-ci de la pertinence de son propos. Je ne compte pas non plus présenter une interprétation globale des remarques sur « suivre une règle » ni même faire le tour des questions que celles-ci soulèvent.

Puisqu'il le faut, commençons par le début, c'est-à-dire par ce qu'on devrait appeler à juste titre le premier programme de philosophie analytique, soit le « réalisme analytique » de Russell de 1911⁷ et le projet d'une *reduction to acquaintance* ou réduction à la connaissance directe, présenté l'année suivante dans les *Problèmes de philosophie*⁸. Ce programme porte bien son nom puisqu'il s'agit d'*analyser* la proposition, au sens classique du terme. Russell espérait montrer que toute proposition qui ne serait pas une description directe de l'expérience – qui ne ferait donc rapporter que des *sense-data* – s'analyserait en un nombre d'éléments dont nous avons soit une connaissance directe (*acquaintance*), lorsqu'il s'agit de *sense-data*, soit une connaissance intuitive, dans le cas d'universaux. La considération des relations telles que le désir ou la croyance le força à adopter sa théorie des « relations multiples⁹ » et, finalement, à postuler dans sa *Theory of Knowledge* de 1913¹⁰ une connaissance de la forme logique (afin de pallier au fameux problème de la direction, soulevé à l'époque par Stout). Comme l'ont montré les travaux de David Pears¹¹, Wittgenstein fit une objection fatale au programme de Russell et, des restes de celui-ci, il n'y avait qu'un pas à franchir pour parvenir au *Tractatus logico-philosophicus* : le problème de Russell provenait du fait que la possibilité de mise en relation était liée à la forme et que celui-ci considérait, de façon « platonicienne », la forme comme étant séparée de l'objet. Il ne s'agissait plus pour Wittgenstein que de postuler, à la façon d'Aristote, que la forme est immanente, c'est-à-dire que les objets simples sont en quelque sorte analogues aux pièces de bois d'un menuisier, dont la forme détermine les possibilités de combinaison. À la suite des travaux de Pears, Merrill et Jaakko Hintikka ont montré que les objets simples

7. B. Russell, « Le réalisme analytique », dans Gerhardt Heinzmann (dir.), *Poincaré, Russell, Zermelo et Peano. Textes de la discussion sur les fondements des mathématiques : des antinomies à la prédicativité*, Paris, Blanchard, 1986, p. 296-304.

8. B. Russell, *Problèmes de philosophie*, trad. de François Rivenc, Paris, Payot, 1996.

9. B. Russell, *Essais philosophiques*, Paris, PUF, 1996, p. 214.

10. B. Russell, *Theory of Knowledge. The 1913 Manuscript*, Londres, Allen & Unwin, 1984.

11. Entre autres dans D. Pears, « The Relation between Wittgenstein's Picture Theory of Propositions and Russell's Theories of Judgement », dans C. G. Luckhardt (dir.), *Wittgenstein. Sources and Perspectives*, Hassocks (Sussex), Harvester Press, 1979, p. 190-212.

du *Tractatus* sont donnés dans l'expérience immédiate et qu'ils se distinguent des *sense-data* de Russell précisément en cela qu'ils possèdent leur forme¹².

La suite est bien connue. L'analyse dans le *Tractatus* se résume à ceci qu'elle doit aboutir à un niveau ultime composé de propositions élémentaires, qui sont des concaténations de noms simples qui, eux, réfèrent directement aux objets simples. (Les propositions élémentaires sont certes des descriptions de l'expérience immédiate, mais le point de vue de Wittgenstein ne correspond pas exactement au phénoménalisme russellien, puisque les objets sont donnés avec leur forme.) C'est grâce à la machinerie des fonctions de vérité que ces propositions élémentaires peuvent être jointes pour former les propositions complexes. Nous avons donc les deux niveaux :

PROPOSITIONS COMPLEXES (P & Q, etc.)	
<i>p, q, r, s, t</i>	<i>FONCTIONS DE VÉRITÉ (V-F)</i>
	<i>Propositions élémentaires</i>

Selon la « théorie » de la proposition comme image élaborée dans le *Tractatus*, la notation logique doit posséder la même *mannfaltigkeit* ou « multiplicité » que les phénomènes qu'elle représente, c'est-à-dire que la notation logique doit permettre exactement les mêmes possibilités de combinaison que celles des phénomènes¹³. Comme Wittgenstein l'indique lui-même, il doit cette idée à Hertz. Elle apparaît dans la définition d'un modèle dynamique :

Un système matériel est appelé un modèle [...] du second système lorsque les connexions du premier peuvent être exprimées par [des] coordonnées [du second système de sorte que] le nombre des coordonnées du premier système soit égal à celui des coordonnées du second¹⁴.

Dès son retour à la philosophie en 1928-29, Wittgenstein se voit contraint par le fameux problème de l'exclusion des couleurs à repenser son symbolisme. Ce problème est lié au fait que dans le *Tractatus* les tables de vérité sont censées montrer que toutes les propositions sont des fonctions de vérité des propositions élémentaires, lesquelles sont vraies ou fausses de façon contingente. Mais ce symbolisme se révèle n'être pas capable de faire barrage à la construction de propositions dépourvues de sens lorsqu'il s'agit des couleurs, c'est-à-dire qu'il permet des combinaisons de propositions

12. J. Hintikka et M. B. Hintikka, *Investigations sur Wittgenstein*, Liège, Mardaga, 1991, chap. 2-5.

13. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 4.04.

14. H. Hertz, *Principles of Mechanics*, Londres, McMillan, 1899, § 418.

élémentaires qui n'ont pas d'équivalent au niveau des faits. Ceci indique que la forme logique n'a pas la « multiplicité » requise pour rendre compte du phénomène de la couleur. En effet, « x est rouge et x est vert » est une proposition manifestement fautive puisqu'une chose ne peut pas être à la fois verte et rouge. Or, si cette proposition est nécessairement fautive, sa fausseté nécessaire fait d'elle une contradiction logique, puisque toute nécessité est pour Wittgenstein une nécessité logique. Cependant, pour qu'elle puisse apparaître dans la notation du *Tractatus* comme une contradiction, il faudrait que cette proposition puisse s'écrire :

x est rouge	\wedge	x est vert
V	F	V
V	F	F
F	F	V
F	F	F

Mais ce symbolisme n'est pas adéquat, comme l'expliquent les *Quelques remarques sur la forme logique*, puisque la première ligne du tableau, « VFV », représente une assignation de valeurs de vérité impossible qui « accorde à la proposition une multiplicité logique supérieure à celle de ses possibilités réelles¹⁵ ». Pour Wittgenstein, il s'agit là d'un « non-sens ». Aussi est-il nécessaire, si l'on veut pallier aux défauts de la langue ordinaire, de chercher *une autre forme* de « notation parfaite » capable d'« exclure les structures de ce type par des règles syntaxiques¹⁶ ».

Les répercussions de cette découverte sur des thèses fondamentales du *Tractatus*, notamment sur celle de l'indépendance logique des propositions élémentaires, sont suffisamment connues pour que je ne les réexpose pas. Je me bornerai simplement à souligner, ce qu'on ne fait généralement pas, le fait que le problème de l'exclusion des couleurs contraignit Wittgenstein à reconnaître que l'élaboration d'un langage logique adéquat requiert au préalable l'analyse des phénomènes. Cette reconnaissance va à l'encontre de la conception de la philosophie présentée dans le *Tractatus*, 4.111 et 4.112. Selon ces entrées, la philosophie devait être purifiée de tout ingrédient empirique ou psychologique, de sorte que l'épistémologie ne pouvait y avoir une place véritable, « la théorie de la connaissance » étant assimilée à la « philosophie de la psychologie¹⁷ ». Mais cette conception de la philosophie ne pouvait que laisser sans

15. L. Wittgenstein, *Quelques remarques sur la forme logique*, trad. d'Elizabeth Rigal, Mauvezin, T. E. R., 1985, p. 36.

16. *Ibid.*

17. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 4.1121.

réponse les questions qui ressortissaient du domaine de « l'application de la logique¹⁸ » et non de la logique elle-même. En revanche, les *Quelques remarques sur la forme logique* montrent, en examinant le problème de l'exclusion des couleurs, qu'on ne peut instruire les problèmes logiques sans avoir préalablement démêlé les questions de ce genre. Au moment où il rédige cet article, Wittgenstein croit encore que le « langage ordinaire masque la structure logique » et il projette toujours de construire une notation logique adéquate ; une notation qui, cette fois, s'appuie sur l'analyse des phénomènes. Ainsi, il écrit : « il serait surprenant que les phénomènes réels n'aient rien de plus à nous apprendre quant à leur structure¹⁹ ». L'essentiel est ici que cette analyse doit mener à la découverte de la multiplicité des phénomènes et que la multiplicité de la notation adéquate doit être la même que celle des phénomènes. D'où la nécessité de recourir à une nouvelle théorie « phénoménologique » pour montrer celles des combinaisons entre couleurs qui sont possibles et celles qui sont impossibles et pour représenter de façon synoptique, au moyen d'une notation appropriée, l'ensemble des relations entre les couleurs. Une telle théorie doit donc rendre apparentes, entre autres, les raisons pour lesquelles une superficie quelconque ne peut pas être à la fois rouge et verte, et c'est sur elle que pourra ultimement s'appuyer la forme logique. Wittgenstein réalise donc, en 1929, qu'il doit réformer le *Tractatus* et conçoit le projet d'une « phénoménologie » qu'il décrit comme une « recherche logique portant sur les phénomènes eux-mêmes²⁰ ». C'est l'abandon de celle-ci qui constitue selon le contexte d'où sont issues les remarques sur « suivre une règle ».

Wittgenstein a présenté ce qui me semble être les grandes lignes de sa conception à son étudiant Desmond Lee, en 1930-31 :

Une hypothèse va au delà de l'expérience immédiate.

Ce n'est pas le cas de [l'assertion]. Les propositions sont soit vraies, soit fausses.

Les hypothèses fonctionnent ou ne fonctionnent pas.

Une hypothèse est une loi pour construire des assertions, et les assertions sont des cas de cette loi. Si elles sont vraies (vérifiées), l'hypothèse fonctionne ; si elles ne le sont pas, l'hypothèse ne fonctionne pas. Nous pouvons également dire que l'hypothèse construit des prévisions qui sont exprimées dans des assertions et peuvent être vérifiées ou falsifiées²¹.

Afin de présenter succinctement cette « phénoménologie », j'aimerais débiter par quelques remarques d'ordre terminologique. Il arrive à Wittgenstein de parler, suivant en cela Hertz, d'un « premier système » et d'un « second système » ; systèmes qu'il met en relation avec, respectivement, un langage « phénoménologique » et un langage « physicaliste ». Wittgenstein utilise parfois l'expression « premier

18. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 5.557.

19. Wittgenstein, *Quelques remarques sur la forme logique*, p. 16-18.

20. *Ibid.*, p. 18.

21. L. Wittgenstein, *Les cours de Cambridge. 1930-1932*, trad. d'Elizabeth Rigal, Mauvezin, T. E. R., 1987, p. 123.

langage » ou « langage primaire » en référence au « langage phénoménologique » et l'expression « second langage » ou « langage secondaire » en référence au « langage ordinaire, physicaliste²² ». Il est donc fondé d'établir les équivalences suivantes :

second ↔ physicaliste
premier ↔ phénoménologique

J'aimerais introduire d'emblée la distinction, selon moi essentielle à la compréhension du Wittgenstein de la période de transition, entre *Hypothesen* ou « hypothèses » et *Aussagen* ou « assertions », « énoncés ». Cette distinction est, à ce que je crois, équivalente aux deux autres distinctions précédemment introduites :

système/langage secondaire ↔ langage physicaliste ↔ hypothèse
système/langage primaire ↔ langage phénoménologique ↔ assertion

On va le voir, la relation entre langage physicaliste et langage phénoménologique est pour Wittgenstein, en 1929, équivalente à celle entre une *Gesetz zur bildung von Aussagen* ou « loi de formation d'assertions » et les *Aussagen* ou « assertions » que celle-ci produit. Cette relation est fondamentalement différente de la relation, dans le *Tractatus*, entre propositions complexes et élémentaires, et la notion d'analyse, en 1929, n'est donc plus du tout la même que dans celui-ci.

Le premier niveau est celui des énoncés phénoménologiques ou primaires – l'équivalent des propositions élémentaires du *Tractatus* – qui traitent « de ce qui est immédiat ». Ces énoncés sont vérifiés ou réfutés par l'expérience immédiate et sont donc soit vrais soit faux ; ils forment une sorte de pellicule à travers laquelle on peut étudier l'expérience immédiate. Ainsi, Waismann notait dans ses *Thesen* : « Les propositions qui traitent de la réalité immédiate sont appelées *propositions élémentaires*²³ ». Quelques lignes plus bas, il ajoute : « Ce que les propositions élémentaires décrivent, ce sont les phénomènes²⁴ ». Wittgenstein était convaincu, dès le début de 1929, que la forme logique (concept/objet ou sujet/prédicat) perdait « toute valeur » au niveau des propositions élémentaires. De fait, Wittgenstein affirmera : « La structure logique des propositions élémentaires n'est pas tenue d'avoir la moindre ressemblance avec la structure logique des propositions²⁵ ». Son idée était donc de mettre en place une théorie dont les énoncés réfèrent à l'expérience immédiate sans faire usage de concepts physicalistes (pour lesquels la forme logique du *Tractatus* semble adéquate), c'est-à-dire sans faire référence à des *objets* physiques ordinaires. Il présenta donc sa

22. L. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, trad. de Jacques Fauve, Paris, Gallimard, 1975, § 157.

23. L. Wittgenstein, *Wittgenstein et le cercle de Vienne*, trad. de Gérard Granel, Mauvezin, T. E. R., 1991, p. 231.

24. *Ibid.*, p. 233.

25. Wittgenstein, *Quelques remarques sur la forme logique*, p. 11.

théorie phénoménologique des couleurs, dans les *Remarques philosophiques*, en soulignant le fait que cette théorie « [...] doit être en vérité une théorie des couleurs *purement* phénoménologique, dans laquelle il ne soit question que de ce qui est réellement perceptible et où n'intervienne aucun de ces objets hypothétiques que sont les ondes, les cellules, etc.²⁶ ».

Les concepts physicalistes se retrouvent au second niveau, qui est celui des hypothèses, sortes de machines à produire de nouveaux énoncés phénoménologiques – à cette fin, elles utilisent des termes référant à des objets – auxquelles la notion de vérité ne s'applique pas. Pour bien comprendre ce que Wittgenstein entend par « hypothèse », il ne faut pas tenir compte de la seule influence de Hertz, mais aussi de celle de Frank Ramsey qui emploie, lui aussi, les expressions « premier » et « second » dans ses manuscrits de 1929. Je rappellerai brièvement qu'en 1929, à l'époque où il avait de fréquentes conversations avec Wittgenstein, Ramsey s'était rallié au point de vue finitiste. Il semble alors avoir été fortement influencé par le constructivisme de Hermann Weyl, dont il connaissait très bien l'article datant de 1921, « Über die neue Grundlagenkrise der Mathematik²⁷ ». Selon Weyl, les énoncés avec quantificateur existentiel portant sur la suite des nombres naturels ne possèdent pas le statut de jugement. Pour un prédicat décidable F , l'énoncé $\exists x F(x)$ ne peut être asserté que si l'on possède un nombre a dont on peut montrer qu'il satisfait le prédicat F ; on abstrait donc $\exists x F(x)$ de $F(a)$. C'est pour cette raison que Weyl appelle les énoncés existentiels *Urteilsabstrakte* ou « abstraits de jugements²⁸ ». De même, il conçoit les énoncés avec quantificateur universel comme des *Anweisungen auf Urteile* ou « règles pour le jugement », affirmant ainsi que l'énoncé $\forall x F(x)$ permet l'assertion d'énoncés singuliers $F(a)$, sans pour autant asserter quoi que ce soit²⁹. Il ne considère donc pas l'énoncé universel comme l'équivalent d'une conjonction infinie. Ramsey fit sienne cette notion de « règles pour le jugement » ; elle correspond, dans la terminologie de ses manuscrits de 1929, à la notion de « *variable hypothetical* » ou « hypothétique variable³⁰ ». En outre, Ramsey dit ceci des lois causales :

Lorsque nous assertons une loi causale, nous n'assertons pas un fait, ni une conjonction infinie, ni une connexion entre universaux, mais un hypothétique variable qui n'est pas véritablement un énoncé mais une formule à partir de laquelle on dérive des énoncés³¹.

26. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 218.

27. H. Weyl, « Über die neue Grundlagenkrise der Mathematik », dans *Gesammelte Abhandlungen*, K. Chandrasekhar (dir.), Berlin, Springer, 1968, vol. 2, p. 143-180.

28. *Ibid.*, p. 156.

29. *Ibid.*, p. 157.

30. F. P. Ramsey, *Foundations*, D. H. Mellor (dir.), Londres, Routledge & Kegan Paul, 1978, p. 137.

31. *Ibid.*, p. 147.

Tout en évitant de parler d'influence, il est à remarquer qu'on retrouvera la même notion chez Wittgenstein, sous le nom d'« hypothèse » : tandis que les énoncés phénoménologiques sont vérifiés ou réfutés par l'expérience immédiate, les hypothèses, qui constituent le second niveau du langage physicaliste, sont en effet décrites par Wittgenstein comme étant des *Gesetze zur Bildung von Sätzen* ou des « lois de formation d'énoncés³² ». Selon lui, les hypothèses sont « couplées avec la réalité de façon plus ou moins libre³³ ». Deux cas se présentent en effet : soit la réalité ne peut jamais entrer en conflit avec l'hypothèse et elle est alors vide de sens, soit il est possible de former à partir de l'hypothèse un nombre indéfini d'énoncés vérifiables mais, en ce cas, l'hypothèse ne peut jamais être considérée comme étant entièrement vérifiée. C'est pourquoi Wittgenstein dit dans les *Remarques philosophiques* que les hypothèses possèdent une tout autre relation à la réalité que celle de la vérification et qu'on ne peut pas évaluer l'hypothèse en termes de vérité et de fausseté. Son objectif est donc de proposer une démarcation stricte entre hypothèse et énoncé :

Nous parlons de données des sens et de l'expérience immédiate parce que nous cherchons une représentation qui soit entièrement dépourvue d'élément hypothétique. Si une hypothèse ne peut pas être vérifiée de manière définitive, c'est qu'elle ne peut pas du tout être vérifiée et il n'y a pour elle ni vérité ni fausseté³⁴.

Wittgenstein est cependant allé beaucoup plus loin que Weyl ou Ramsey, en étendant la notion d'hypothèse à tout le langage ordinaire. Dans les *Thesen*, de Waismann, on trouve cette remarque sans équivoque :

Quand je dis : « les différentes images que je vois appartiennent toutes à un objet, disons à une table », cela veut dire : je relie les images vues par une loi que j'admets à titre d'hypothèse. Sur le fondement de cette loi je peux dériver, à partir des images données, de nouvelles images. Si je voulais décrire les aspects singuliers, cela serait extraordinairement compliqué. La mise en forme qu'opère notre langage habituel consiste alors en ceci, qu'il relie entre eux hypothétiquement tous ces innombrables aspects [...]. La langue de la vie quotidienne emploie un système d'hypothèses³⁵.

Les *Remarques philosophiques* iront exactement dans le même sens :

Tout ce qui est nécessaire pour que nos énoncés (portant sur la réalité) aient un sens, c'est que notre expérience, d'une manière ou d'une autre, ait tendance à concorder ou non avec eux. C'est-à-dire : l'expérience immédiate doit seulement vérifier quelque chose en eux, une facette. Et cette image est certes tirée

32. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 228.

33. *Ibid.*, § 225.

34. *Ibid.*, § 226.

35. Wittgenstein, *Wittgenstein et le cercle de Vienne*, p. 240.

immédiatement de la réalité car nous disons : « Voilà une chaise », encore que nous n'en voyons qu'un côté³⁶.

C'est que Wittgenstein conçoit la notion d'« objet » — la notion centrale du langage physicaliste — comme « une liaison d'aspects, figurée par une hypothèse³⁷ ». Toujours dans le même passage des *Thesen*, Waismann — Wittgenstein proposent une analogie entre hypothèse et objet :

[...] les aspects particuliers sont analogues aux coupes que nous faisons sur [un objet]. Nous n'observons jamais que des coupes particulières [...]. Si je connais quelques-unes des coupes, je puis alors les relier par une hypothèse. Et de même, si je connais quelques-uns des aspects, je peux les relier par une hypothèse. Cette liaison n'est rien d'autre que l'objet. Ce qui justifie l'hypothèse est le fait que [...] grâce à elle, je puis prédire l'apparition de nouveaux aspects³⁸.

Les hypothèses ont un rôle, celui de produire en nombre indéfini de nouveaux énoncés qui seront, eux, confirmés ou non par les phénomènes. C'est pour cela que Wittgenstein appelle aussi une hypothèse une « loi de formation d'attentes³⁹ ». Le paradigme est ici la théorie physique :

La physique construit un système d'hypothèses sous les espèces d'un système d'équations. Les équations de la physique ne peuvent être ni vraies ni fausses. Ne sont vrais ou faux que les constats fournis par la vérification, c'est-à-dire les énoncés phénoménologiques⁴⁰.

Wittgenstein peut alors s'engager dans une critique de Russell qui, dans « *The Relation of Sense-Data to Physics* » et dans *Our Knowledge of the External World*, définissait les objets physiques comme des « séries d'aspects qui obéissent aux lois physiques⁴¹ ». Pour Wittgenstein, cette définition en termes de classes est insuffisante, puisqu'elle ne nous permet pas de dériver de nouveaux « aspects », c'est-à-dire de produire de nouveaux énoncés phénoménologiques :

Russell n'a pas rendu correctement la nature logique de l'objet lorsqu'il l'a conçu comme une *classe*. Car une classe d'aspects ne nous aide en rien à obtenir quelqu'énoncé que ce soit sur un nouvel aspect. La classe n'a rien à voir avec l'induction — mais l'objet, lui, se rattache par essence à l'induction⁴². En vérité le concept de l'objet se rattache à l'induction. L'induction entre en jeu sous la forme d'une hypothèse. Nous entendons ici par *hypothèse*, non un énoncé, mais une loi de formation des énoncés⁴³.

36. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 225.

37. Wittgenstein, *Wittgenstein et le cercle de Vienne*, p. 240.

38. *Ibid.*, p. 240-241.

39. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 228.

40. Wittgenstein, *Wittgenstein et le cercle de Vienne*, p. 73-74.

41. B. Russell, *Our Knowledge of the External World*, réimpression, Londres, Routledge, p. 115-116.

42. Wittgenstein, *Wittgenstein et le cercle de Vienne*, p. 241.

43. *Ibid.*, p. 238.

C'est ici que le finitisme de Wittgenstein trouve sa source : une « induction » ne peut pas être un « énoncé » — il n'y a d'énoncés que phénoménologiques — mais doit être une règle. S'il nous était permis de penser en termes de formulation de la règle, celle-ci ne pourrait pas faire recours à la logique puisqu'elle nous donnerait alors, par l'intermédiaire des quantificateurs, un énoncé ou produit logique de type $\forall x F(x)$:

Un énoncé concernant *tous* les nombres n'est pas représenté par une proposition, mais par une induction. Il est vrai qu'on ne peut nier celle-ci, mais on ne peut davantage l'affirmer, puisqu'elle n'asserte rien⁴⁴.

On retrouve ici les *Urteilsanweisungen* de Weyl et Ramsey. Wittgenstein en viendra donc à prôner un rejet de la théorie de la quantification ; cette idée sera reprise par son étudiant Louis Goodstein dans sa théorie équationnelle⁴⁵. Le rejet de la théorie de la quantification est un aspect saillant du finitisme. Si on veut bien oublier un instant la différence entre classe et ensemble, c'est donc une conception non ensembliste, à forte saveur constructiviste, que nous présente Wittgenstein.

Si ces propos surprennent quelques lecteurs, c'est bien la preuve que la période de transition reste méconnue : de telles remarques sont bien publiées noir sur blanc et on ne peut que regretter que si peu de commentateurs y fassent allusion. Merrill et Jaakko Hintikka sont de ceux qui font exception. Ils sont les premiers qui aient prêté attention, dans leur livre *Investigations sur Wittgenstein*, aux manuscrits d'octobre 1929, dans lesquels Wittgenstein en arrive à la conclusion que l'idée de langage phénoménologique est absurde. Je ne puis, pour des raisons d'espace, que présenter les grandes lignes de cette « déduction⁴⁶ ». Celle-ci repose en fait sur deux ingrédients seulement : un vérificationnisme plutôt robuste et la reconnaissance du fait que le langage fait lui-même partie du « second système ». Le vérificationnisme était déjà en place en octobre 1929 et consistait à

44. *Ibid.*, p. 53.

45. R. L. Goodstein, *Constructive Formalism*, Leicester, Leicester University Press, 1951. Pour plus de détails sur l'influence de Wittgenstein sur Goodstein, voir M. Marion, « Wittgenstein and Finitism », *Synthese*, vol. 105, 1995, p. 141-176 et M. Marion, *Wittgenstein, Finitism, and the Foundations of Mathematics*, Oxford, Oxford University Press, 1998, chap. 4.

46. J. Hintikka et M. B. Hintikka, *Investigations sur Wittgenstein*, chap. 7.

soutenir que le sens d'une proposition est sa vérification, laquelle repose sur la comparaison directe de la proposition avec la réalité :

On ne peut pas comparer une image à la réalité si on ne peut pas l'apposer à celle-ci en tant qu'étalon de mesure. Il faut que l'on puisse apposer la proposition à la réalité⁴⁷.

Il ne restait donc plus qu'à reconnaître que « le langage lui-même appartient au deuxième système⁴⁸ ». Plusieurs passages des manuscrits vont dans ce sens, notamment celui-ci :

N'est-ce pas cela : le phénomène [*specious present*] comporte le temps, mais n'est pas dans le temps ? Sa forme est le temps, mais il n'a aucune place dans le temps. Alors que le langage se déroule dans le temps. Ce que nous comprenons par le mot « langage » se déroule dans le temps physique⁴⁹.

Dès lors, la question « comment un langage, en tant que partie du monde physique, peut-il décrire les phénomènes ? » est inéluctable. C'est dire qu'il ne reste plus qu'un pas à faire pour se rendre compte qu'on ne peut apposer un énoncé physicaliste à la réalité phénoménologique. Wittgenstein le fait, le 11 octobre, date à laquelle il se rend compte qu'il est pris dans une impasse :

Le donné immédiat est pris dans un flux constant. (Il a en fait la forme d'un ruisseau.) Il est tout à fait clair que si l'on veut dire ici le dernier mot, on accèdera plutôt à la limite du langage qui l'exprime. [...] Les pires erreurs philosophiques apparaissent toujours lorsqu'on veut appliquer notre langage ordinaire -- physicaliste -- au domaine du donné immédiat [...]. Toutes nos formes de discours sont issues du langage ordinaire physicaliste et ne sont pas à employer en théorie de la connaissance ou en phénoménologie, à moins de jeter un éclairage faux sur l'objet. La simple expression « je perçois *x* » est déjà issue d'une façon physicaliste de s'exprimer, et *x* doit être ici un objet physique -- par exemple un corps. Il est déjà faux d'utiliser cette tournure en phénoménologie où *x* réfère forcément à une donnée sensorielle. Puisqu'en effet « je » et « perçois » ne peuvent plus avoir le même sens⁵⁰.

Il faut souligner que cette remarque est la première, dans tous les manuscrits de Wittgenstein, qui affirme la préséance du langage physicaliste sur le langage phénoménologique. Wittgenstein vient de se rendre compte qu'on ne peut ni apposer un énoncé, qui est en soi

47. Wittgenstein, *Wiener Ausgabe*, Vienne, Springer, 1994, vol. 2, p. 89 et Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 43.

48. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 68.

49. Wittgenstein, *Wiener Ausgabe*, vol. 1, p. 191 et Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 69.

50. Wittgenstein, *Wiener Ausgabe*, vol. 2, p. 92-93 et Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 57.

physicaliste, à la réalité phénoménologique, ni l'utiliser pour exprimer un fait phénoménologique. Il conclura quelques jours plus tard :

L'idée qu'un langage phénoménologique soit possible et que seul celui-ci puisse exprimer ce que l'on doit exprimer en philosophie est, je crois, absurde. Nous devons nous débrouiller avec notre langage ordinaire et seulement le comprendre correctement⁵¹.

Ainsi, l'idée d'un langage purement phénoménologique, qui avait été jusque-là essentielle au projet phénoménologique wittgensteinien, se révélait, en octobre 1929, n'être qu'une illusion.

En sus de tous ces bouleversements, la « théorie » de la proposition du *Tractatus* va subir une autre modification importante que l'on repère dans les *Remarques philosophiques* : la conception des propositions comme images y est remplacée subrepticement par une conception beaucoup moins statique. Cette nouvelle conception se retrouve dans des passages comme celui-ci :

Si l'on prend les propositions comme des consignes pour construire des modèles, leur caractère d'image devient encore plus net⁵².

La notion de multiplicité logique joue encore un rôle, mais il ne s'agit plus pour la notation logique de posséder la même multiplicité que les phénomènes qu'elle représente⁵³, désormais le langage doit posséder la même multiplicité que les actions qu'il déclenche :

Le langage doit avoir la même multiplicité qu'un poste d'aiguillage qui provoque les actions correspondant à ses propositions. [...] Les mots d'un langage correspondent aux manettes d'un poste d'aiguillage, qui permettent d'exécuter les choses les plus différentes⁵⁴.

Un mot n'a de signification que dans le contexte d'une proposition. C'est comme si on disait qu'un bâton n'est levier qu'au moment de son emploi. Seule l'application qu'on en fait le constitue comme levier.

Toute consigne peut être conçue comme une description, toute description comme une consigne⁵⁵.

Inévitablement, cette conception fait appel à l'Intentionnalité. Wittgenstein ne s'y trompe pas, qui écrit :

Éliminez du langage l'élément de l'intention, c'est sa fonction tout entière qui s'écroule⁵⁶.

51. Wittgenstein, *Wiener Ausgabe*, vol. 2, p. 102.

52. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 10.

53. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 4.04.

54. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 13.

55. *Ibid.*, § 14.

56. *Ibid.*, § 20.

Wittgenstein semble cependant concevoir l'« intention » comme un processus mental, c'est-à-dire sous le mode phénoménologique. Cela apparaît très clairement dans ce passage :

Comment entend-on une image ? L'intention ne réside jamais dans l'image elle-même, car quelle que soit la façon dont l'image est engendrée, elle peut toujours être entendue de différentes façons. Mais ceci ne veut pas dire que la façon dont l'image est entendue apparaîtra lorsqu'elle provoquera une certaine réaction, car l'intention s'exprime déjà dans la façon dont je compare *actuellement* l'image à la réalité⁵⁷.

Wittgenstein parle ici de l'intention comme étant donnée dans la comparaison actuelle entre l'image – qui est une entité mentale – et la réalité. Comme l'a montré Jaakko Hintikka dans « Rules, Games and Experiences : Wittgenstein's Discussion of Rule-Following in light of his Development⁵⁸ » – le lecteur réalisera aisément que ce texte a grandement influencé mon propos –, un tel genre de comparaison est par définition un processus mental, c'est-à-dire qu'il s'agit de quelque chose de typiquement « phénoménologique » au sens où je l'entends⁵⁹.

Wittgenstein s'en prendra encore à Russell. Dans son livre de 1921, *The Analysis of Mind*, Russell proposait une analyse des actes intentionnels en termes de « relations externes » entre une proposition, exprimant une *attente* ou désir, le fait qui constitue le *remplissement* de cette attente et un troisième terme, la *reconnaissance* de ce remplissement⁶⁰. Puisqu'il caractérisait l'objet désiré comme la chose dont la possession mettrait un terme à l'état originel de désir. Russell présentait donc dans son *Analysis of Mind* une théorie dispositionnelle du désir. Pour Wittgenstein, la reconnaissance du remplissement d'une attente n'est que la *vision* d'une relation interne entre l'attente et son remplissement. En effet, Wittgenstein parle de « voir » la relation interne entre deux termes : « nous considérons deux termes et voyons la relation qui les relie⁶¹ ». Wittgenstein oppose sa position à celle de Russell en disant que pour lui :

[...] il n'y a que deux choses impliquées dans le fait qu'une pensée est vraie, soit la pensée et le fait ; pour Russell il y en a trois, soit pensée, fait et un événement qui, quand il se produit, est justement la reconnaissance⁶².

57. *Ibid.*, § 24.

58. J. Hintikka, « Rules, Games and Experiences : Wittgenstein's Discussion of Rule-Following in light of his Development », dans *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 43, 1989, p. 279-297.

59. *Ibid.*, p. 282. Je note en passant, puisque je n'aurai pas l'occasion d'y revenir, que le caractère momentané de la compréhension est un aspect saillant de la conception phénoménologique et qu'il sera critiqué en long et en large dans les *Recherches philosophiques*, en particulier aux § 139-142, 151-152, 155, 184, 197, 198.

60. B. Russell, *The Analysis of Mind*, réimpression, Londres, Routledge, 1989, p. 75.

61. Wittgenstein, *Les cours de Cambridge. 1930-1932*, p. 65.

62. Wittgenstein, *Remarques philosophiques*, § 21

Et il ironise à propos du point de vue dispositionnaliste de Russell :

Si je désire manger une pomme et quelqu'un me frappe, m'enlevant l'appétit, alors c'est ce coup de poing que j'aurai à vrai dire désiré⁶³.

Si je mentionne cette critique de la théorie dispositionnelle de Russell, c'est qu'elle a été beaucoup discutée dans la littérature secondaire⁶⁴ mais mal comprise : l'ironie de Wittgenstein frappe certes dans le mille mais sa conception de la vision d'une relation interne entre l'attente et son remplissement est typiquement « phénoménologique », donc déficiente. Cela, personne ne semble le voir.

Il y a plus important encore et c'est la question des règles. À propos de celles-ci, il faut tout d'abord insister sur le fait que si Wittgenstein privilégie l'exemple de la règle de calcul arithmétique, ses propos s'étendent à tout le langage, y compris les prédicats de sensation. Il semble bien, à prime abord, qu'une règle doit être (bien) « comprise » ou « interprétée » pour être utilisée comme règle de calcul. Voyez ce que dit Wittgenstein à propos de l'action de copier :

Si je copie quelque chose, les erreurs de ma copie seront compensées par la colère, les regrets, etc. que je manifesterai à leur égard. Le résultat global – c'est-à-dire la copie *plus l'intention* – est équivalent à l'original. Le résultat effectif – la simple copie visible – ne représente pas la totalité du processus de copiage ; nous devons y inclure l'intention. Le *processus* contient la règle, le *résultat* ne suffit pas à décrire le processus⁶⁵.

Wittgenstein parlera aussi de la règle comme étant « contenue [...] dans l'intention⁶⁶ », ce qui en fait une citoyenne du monde phénoménologique. Un simple exemple arithmétique permettra d'y voir un peu plus clair. Prenez la règle suivante :

$$a_1 = a_2 = 1$$

$$\text{pour } n \geq 2, a_n = a_{n-1} + a_{n-2}$$

Cette règle permet de générer la suite

$$1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377, \dots$$

Il s'agit de la « suite de Fibonacci ». Si on regarde l'expression symbolique de la règle comme n'étant que des traits sur le papier, c'est-à-dire sous le mode physicaliste, on ne peut pas vraiment voir le lien entre celle-ci et la suite qui est générée. Comment construire le

63. *Ibid.*, § 22.

64. Voir A. Gargani, « Wittgenstein et les actes intentionnels », dans *L'étonnement et le hasard*, trad. de Jean-Pierre Cometti et Jutta Hansen, Marseille, Éditions de l'éclat, 1988, p. 195-210 et S. Shanker, « Wittgenstein versus Russell on the Analysis of Mind », dans A. D. Irvine et G. A. Wedeking (dir.), *Russell and Analytic Philosophy*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 210-242.

65. Wittgenstein, *Les cours de Cambridge. 1930-1932*, p. 42.

66. *Ibid.*, p. 46.

prochain terme de la série ? L'expression symbolique de la règle ne peut pas servir de par elle-même de guide, elle doit d'abord être interprétée. Mais la règle interprétée est un objet phénoménologique ; l'abandon du langage phénoménologique mentionné plus haut cause donc problème. Cette conception de l'Intentionnalité de la règle n'aurait pas dû survivre : une fois reconnu qu'un énoncé appartenant au monde physicaliste ne pouvait ni être comparé à ni être utilisé pour exprimer un fait phénoménologique, il n'y a qu'un pas à franchir pour reconnaître qu'une règle conçue comme un objet phénoménologique ne peut pas être comparée à — ou être utilisée pour déclencher — une action qui se déroule dans le monde physique. Il y a donc *dilemme* puisque d'un côté l'expression symbolique de la règle ne peut pas servir de par elle-même de guide et de l'autre côté, la règle comme objet phénoménologique ne peut pas être comparée à ou être utilisée pour déclencher une action qui se déroule dans le monde physique. C'est en tentant de sortir de ce dilemme que Wittgenstein en viendra aux conceptions exposées dans ses remarques sur « suivre une règle » aux § 143-242 des *Recherches philosophiques*.

Une autre conception prend forme dès 1931, lors de conversations avec Schlick et Waismann, selon laquelle l'« intention » n'est pas à concevoir comme un processus mental quelconque, mais plutôt comme un calcul ou une opération :

[...] je ne cesse de revenir à la question : que veut dire *comprendre* une phrase ? Cela se rattache à la question plus générale : qu'est-ce que l'on nomme *intention, vouloir dire, signifier* ? La manière de voir dominante aujourd'hui est que la compréhension est un processus psychologique, qui se déroule « en moi ». Sur quoi je demande : la compréhension est-elle un processus qui court parallèlement à la phrase (qu'elle soit prononcée ou écrite) ? Quelle est, si oui, la structure d'un tel processus ? Est-ce la même structure que celle de la phrase ? Ou bien ce processus est-il quelque chose d'amorphe, à peu près comme lorsque, étant en train de lire la phrase, j'éprouve en même temps un mal de dents ? Je crois pour ma part que la compréhension n'est nullement un processus psychologique particulier qui aurait une existence séparée et viendrait s'ajouter à la perception de la phrase. Certes, lorsque j'entends ou je lis une phrase, il y a bien des processus divers qui se jouent en moi : ici une image qui surgit, là des associations qui se font, etc. Mais tous les processus de ce genre ne sont pas en l'occurrence ce qui m'intéresse. Je comprends la phrase dans la mesure où je l'applique. La compréhension n'est donc nullement un processus particulier, c'est le fait d'opérer avec une phrase. *La phrase est là pour que nous opérions avec elle.* (Ce que je fais est aussi une opération⁶⁷.)

67. Wittgenstein, *Wittgenstein et le cercle de Vienne*, p. 146.

On remarquera l'analogie entre la compréhension et le mal de dent. Wittgenstein y revient :

Dans ce contexte, la perspective contre laquelle je voudrais m'élever est celle qui considère que dans la compréhension il s'agit d'un *état*, qui serait donné là en moi, à l'instar des douleurs dentaires⁶⁸.

Cette analogie avec le mal de dent, qui est un objet phénoménologique typique, montre clairement, à supposer qu'une preuve soit encore nécessaire, que c'est une conception phénoménologique que Wittgenstein vise. Il ajoute un peu plus loin :

Ce que je fais avec les mots de la langue (en tant que je les *comprends*) est exactement la même chose que ce que je fais avec les signes d'un calcul : j'opère avec eux⁶⁹.

Sautons maintenant quelques étapes et venons-en au *Cahier bleu* de 1933. Ce texte débute par une critique du « caractère occulte du processus mental ». Il ne faut pas s'y méprendre, les conceptions physicalistes et phénoménologiques s'y retrouvent, exprimées en des termes moins rébarbatifs. Prenez, par exemple, ce passage bien connu :

Frege s'est moqué de la conception formaliste des mathématiques en disant que les formalistes confondaient l'accessoire, à savoir le signe, avec l'important, le sens [*meaning*]. Assurément, voudrait-on dire, les mathématiques ne s'occupent pas de traits sur un bout de papier. On pourrait exprimer ainsi l'idée de Frege : les propositions des mathématiques, si elles n'étaient que des complexes de traits, seraient mortes et sans aucun intérêt, alors qu'elles ont manifestement une sorte de vie. On pourrait dire la même chose, bien sûr, de n'importe quelle proposition : sans un sens [*sense*] ou sans la pensée, une proposition serait une chose totalement futile et morte. Et de plus, il semble clair que ce n'est pas en ajoutant des signes inorganiques qu'on fera vivre la proposition. Et de tout cela on conclut qu'il faut ajouter aux signes morts pour faire une proposition vivante quelque chose d'immatériel, qui diffère par ses propriétés de tous les simples signes⁷⁰.

On retrouve ici le physicalisme sous les traits du formalisme critiqué par Frege : selon les formalistes, les mathématiques ne s'occuperaient que de traits sur un bout de papier. Ces traits ou signes sont bel et bien des objets physicalistes. Dans son langage coloré, Wittgenstein parle de ces signes comme étant « inorganiques » ou « morts » et il oppose ici la conception phénoménologique qui demande que l'on ajoute à ceux-ci « quelque chose d'immatériel »

68. *Ibid.*

69. *Ibid.*, p. 149.

70. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, p. 40.

pour rendre la proposition « vivante ». On a donc en quelque sorte les équivalences :

signe vivant	↔	phénoménologique
signe inorganique, mort	↔	physicaliste

On aura donc reconnu ici l'« intention » dont Wittgenstein parlait dans les *Remarques philosophiques*. En fait, dans ce passage Wittgenstein reprend le raisonnement qui l'avait mené à sa conception phénoménologique. Il s'y oppose en présentant sa nouvelle conception de la signification : « Mais si nous devons nommer quelque chose qui soit la vie du signe, nous devrions dire que c'est son utilisation⁷¹ ». Il propose alors un argument désormais célèbre :

Si le sens [*meaning*] du signe [...] est une image construite dans nos esprits lorsque nous entendons ou voyons le signe, alors adoptons d'abord la méthode que nous venons de décrire, en substituant à cette image mentale un objet extérieur que nous voyons, par exemple une image peinte ou un modèle. Mais pourquoi le signe écrit et cette image peinte, additionnés, seraient-ils vivants si, seul, le signe écrit était mort ? — En fait, dès que vous songez à substituer quelque chose à l'image mentale, par exemple une image peinte, et dès que l'image perd par là son caractère occulte, elle ne semble plus transmettre la moindre vie à la phrase. (En fait, ce dont vous aviez besoin, c'était précisément du caractère occulte du processus mental.) [...] on est tenté d'imaginer ce qui donne vie à la phrase comme quelque chose qui relève d'une sphère occulte, qui accompagne la phrase. Mais tout ce qui pourrait l'accompagner ne serait jamais pour nous qu'un autre signe⁷².

Si la conception phénoménologique semble discréditée, Wittgenstein fait-il pour autant place à la conception physicaliste ? Je crois qu'à cette époque, en 1933, Wittgenstein n'avait pas encore résolu pleinement son problème de départ. Il tente certes de faire place à l'expression symbolique de la règle. Il s'agit de remplacer sa vieille conception de l'intention comme intermédiaire entre la règle et son application. Voici ce qu'il dit :

Si on nous enseigne le sens du mot « jaune » en nous donnant une espèce de définition ostensive (une règle d'usage du mot), on peut envisager cet enseignement de deux façons différentes.

A. L'enseignement est un exercice. Cet exercice nous détermine à associer une image jaune, des choses jaunes, avec le mot « jaune ». Il se pourrait ainsi que, lorsque j'ai donné l'ordre « Sors une balle jaune de ce sac », le mot « jaune » ait amené une image jaune, ou une sensation de reconnaissance au moment où le regard est tombé sur la balle jaune. Dans ce cas, on pourrait dire que l'exercice d'apprentissage a construit un mécanisme psychique. [...] Dans la mesure où l'enseignement produit l'association ou la sensation de reconnaissance, etc., etc., il est la cause des phénomènes de compréhension, d'obéissance, etc. ; [...].

71. *Ibid.*

72. *Ibid.*, p. 41.

B. L'enseignement nous a peut-être fourni une règle qui est elle-même impliquée dans les processus de compréhension, d'obéissance, etc. : « impliquée dans », cependant, veut dire ici que l'expression de cette règle fait partie des processus en question⁷³.

On retrouve ici les mêmes conceptions puisque l'option A (l'enseignement comme un exercice construisant un mécanisme psychique) n'est rien d'autre que la conception phénoménologique, qui est désormais discréditée, tandis qu'avec l'option B (l'enseignement comme fournissant une expression de la règle impliquée dans le processus de compréhension) on retrouve, avec « l'expression de la règle », la conception physicaliste. Après une discussion de l'exemple arithmétique élémentaire de l'élevation au carré, Wittgenstein revient sur l'option B :

Nous dirons que la règle est *impliquée dans* la compréhension, l'obéissance, etc., si, comme j'aimerais l'exprimer, le symbole de la règle fait partie du calcul. (Comme nous ne nous intéressons pas à la question de savoir où se déroulent les processus de penser et de calculer, nous pouvons, dans notre cas, imaginer que les calculs sont entièrement faits sur papier. La différence : interne, externe, n'est pas notre propos⁷⁴.)

À l'évidence, Wittgenstein tente bien de faire place à l'expression symbolique de la règle. Mais celle-ci ne peut pas déterminer de par elle-même son application. L'expression symbolique de la règle n'est après tout qu'inorganique et le problème de départ reste entier : la règle semble tout naturellement devoir être complétée par une interprétation et une règle interprétée n'est qu'une entité phénoménologique. Mais peut-on concevoir l'interprétation comme étant elle-même une expression symbolique (physicaliste) ? Tout comme l'image peinte n'insuffle pas de vie à un signe mort, une interprétation qui ne serait qu'une expression symbolique ne peut guère faire le pont entre la règle et l'acte. C'est ainsi que nous pouvons lire la première partie du § 198 des *Recherches philosophiques* :

Mais comment une règle me montre-t-elle ce que je dois faire à ce moment ? Quoi que je puisse faire sera toujours, suivant quelque interprétation, conciliable avec la règle. — Ce n'est pas ce que nous devrions dire, mais plutôt : toute interprétation, y compris ce qui est interprété, reste en suspens ; l'interprétation ne peut du tout venir à l'appui de l'interprété. Les interprétations à elles seules ne déterminent pas une signification⁷⁵.

73. *Ibid.*, p. 50-51.

74. *Ibid.*, p. 51.

75. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 198.

Wittgenstein condamnera l'expression symbolique de la règle au § 221 :

Mon expression symbolique n'était à vrai dire qu'une description mythologique de l'usage de la règle⁷⁶.

Mais puisque l'option B n'est qu'un cul-de-sac, doit-on conclure que Wittgenstein se repliera sur l'option A, c'est-à-dire l'idée de l'enseignement comme un exercice ? Oui, mais seulement jusqu'à un certain point, car si dans les *Recherches philosophiques* l'accent est mis sur l'enseignement comme un exercice, il ne joue plus de rôle causal. C'est ce qu'on peut voir dans la dernière partie du § 198 :

Donc, quoi que je fasse sera conciliable avec la règle ? – Laissez-moi poser la question : qu'est-ce que l'expression d'une règle – disons un poteau indicateur – peut bien avoir à faire avec mes actions ? Quelle sorte de connexion y a-t-il ici ? – Eh bien, celle-ci peut-être : on m'a appris à réagir à ce signe d'une façon particulière, et c'est de la sorte que je réagis désormais.

Mais ce n'est là ne donner qu'une connexion causale ; que d'expliquer comment nous avons été amenés à nous diriger d'après un poteau indicateur, ce n'est pas dire en quoi consiste vraiment le fait de se diriger d'après le signe. Au contraire ; j'ai de plus indiqué qu'une personne ne se dirige d'après un poteau indicateur qu'en autant qu'il existe un usage régulier des poteaux indicateurs, une coutume⁷⁷.

C'est que pour résoudre son dilemme, Wittgenstein ne voudra plus chercher le critère pour suivre une règle ni dans l'expérience phénoménologique qui accompagne le fait de suivre la règle ni dans l'implication de l'expression symbolique de la règle dans ce processus. Le critère lui apparaîtra comme résidant dans les jeux de langage auxquels appartient la règle. C'est ce qu'il exprime en disant qu'« une personne ne se dirige d'après un poteau indicateur qu'en autant qu'il existe un usage régulier des poteaux indicateurs, une coutume ». La priorité conceptuelle est donc renversée : les règles ne constituent pas, comme on pourrait être porté à le croire en lisant le *Cahier brun*, les jeux de langage ; les jeux de langage ont à l'inverse préséance sur les règles. Dans le *Cahier bleu*, Wittgenstein disait déjà :

C'est du système de signe, du langage auquel il appartient, que le signe (la phrase) tire sa signification. En gros : comprendre une phrase veut dire comprendre un langage⁷⁸.

Dans les *Recherches philosophiques*, il indiquera clairement la priorité des jeux de langage sur les règles en précisant :

Comprendre une phrase veut dire comprendre un langage. Comprendre un langage veut dire maîtriser une technique⁷⁹.

76. *Ibid.*, § 221.

77. *Ibid.*, § 198.

78. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, p. 40.

79. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*. § 199.

C'est en maintenant cette priorité des jeux de langage sur les règles que Wittgenstein peut résoudre son dilemme, c'est-à-dire rejeter la conception phénoménologique des règles tout en évitant la conception physicaliste de l'expression symbolique de la règle, qui n'est guère satisfaisante. Celle-ci ne joue plus aucun rôle : elle n'est ni impliquée dans l'acte, ni partie du critère qui, lui, réside dans le jeu de langage. C'est le sens de cette remarque de Wittgenstein : « Quand j'obéis à la règle, je ne choisis pas. J'obéis à la règle *aveuglément*⁸⁰ ». Ceci ne veut pas dire qu'on n'utilise pas l'expression symbolique de la règle lorsqu'on la suit. Ce que Wittgenstein veut dire, c'est qu'utiliser l'expression symbolique de la règle n'est pas ce que signifie « suivre une règle » ; il ne s'agit en fait que d'un « coup » dans un « jeu » de langage.

Je crois que c'est à quelque chose comme cela que Wittgenstein voulait en venir dans ses remarques sur « suivre une règle ». Cette interprétation a l'avantage de montrer comment Wittgenstein s'est éloigné des conceptions physicalistes, que l'on pourrait qualifier de « quasi formalistes », élaborées au début des années 1930. On voit aussi clairement que Wittgenstein n'était pas motivé par les considérations sceptiques qu'un Kripke lui prête⁸¹.

J'aimerais conclure par un petit aparté à l'intention des philosophes des mathématiques. Je ne ferai que deux brèves remarques, une concernant l'intuitionnisme et l'autre, le finitisme strict.

(a) Wittgenstein a entendu Brouwer à Vienne, en mars 1928. Il ne semble pas avoir lu ses textes, mais l'intuitionnisme a dû certainement faire partie de discussions tenues avec des membres du *Cerale* de Vienne, tels que Schlick ou Waismann, ou encore avec Ramsey en 1929. Quoi qu'il en soit, il n'est pas clair que Wittgenstein ait bien compris les idées de Brouwer. Celui-ci parlait d'une *Urintuition* ou intuition fondamentale, celle de la *Zweiheit* ou « dualité » du temps, à partir de laquelle la suite des nombres naturels serait construite. Dans ses manuscrits de 1929, Wittgenstein, encore fidèle au point de vue du *Tractatus* selon lequel « [l]e fondamental n'est que la répétition d'une opération⁸² », présente l'intuitionnisme comme se réduisant à l'idée que chaque répétition possède son individualité⁸³. Cette individualité semble avoir signifié pour Wittgenstein qu'une nouvelle intuition devrait être requise à chaque nouvelle application de la règle, ce qui ne correspond pas à l'idée de Brouwer. Quoi qu'il en soit, il importe de remarquer ici que l'intuitionnisme devait donc apparaître à Wittgenstein comme étant essentiellement tributaire d'une conception phénoménologique des

80. *Ibid.*, § 219.

81. S. Kripke, *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, trad. de Thierry Marchaisse, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

82. Wittgenstein, *Wiener Ausgabe*, vol. 1, p. 102.

83. *Ibid.*, p. 101-102.

règles et que c'est pour cela qu'il le rejeta fermement, en particulier dans ce passage bien connu :

L'intuitionnisme revient à dire qu'on peut introduire une nouvelle règle à chaque point. Il exige que nous ayons une intuition à chaque étape du calcul, à chaque application de la règle ; comment en effet pouvons-nous dire la façon dont une règle que l'on a employée pendant quatorze étapes sera appliquée à la quinzième ? — Et les intuitionnistes en viennent à dire que la suite des nombres cardinaux nous est connue par une intuition fondamentale — en d'autres termes, que nous savons à chaque étape quel résultat donnera l'addition de 1. Nous pourrions aussi bien dire que nous avons besoin, à chaque étape, non d'une intuition, mais d'une *décision*. — En réalité, nous n'avons pas plus besoin de l'une que de l'autre. Vous ne prenez pas de décision : vous faites simplement quelque chose. Ce qui est en question est une certaine pratique. L'intuitionnisme, c'est tout de la blague — de part en part⁸⁴.

Cette remarque s'accorde avec celles où Wittgenstein rejette l'appel à l'intuition pour expliquer l'usage d'une règles aux § 213-14 des *Recherches philosophiques*, et avec les remarques du *Cahier brun* sur ce même sujet :

Ce n'est pas un acte de compréhension intime, d'intuition, qui nous pousse à utiliser la règle comme nous le faisons à tel moment particulier de la série. Cela créerait moins de confusion d'appeler cela un acte de décision, bien que cela soit aussi trompeur, car il n'est pas nécessaire que quelque chose comme un acte de décision ait lieu⁸⁵.

L'abandon de la conception phénoménologique des règles constitue donc un élément important du rejet de la philosophie de l'intuitionnisme par Wittgenstein. Il est à noter que ce rejet confirme en quelque sorte l'interprétation finitiste de Wittgenstein, puisque celui-ci ne pourra donc accepter les raisonnements « infinitistes » acceptables aux yeux des intuitionnistes qui les considèrent comme basés sur une forme d'intuition et il en sera réduit à n'accepter que des raisonnements finitistes, quelle que soit par ailleurs la bonne définition de la classe de ceux-ci⁸⁶.

(b) La lecture que fait Saul Kripke des remarques sur « suivre une règle » dans *Règles et langage privé. Introduction au paradoxe de Wittgenstein*, s'accorde très bien avec l'interprétation voyant Wittgenstein comme un finitiste strict, jadis mise de l'avant par

84. L. Wittgenstein, *Cours sur les fondements des mathématiques*. Cambridge 1939, trad. d'Elizabeth Rigal, Mauvezin, T. E. R., 1995, p. 248.

85. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, p. 143.

86. On pourrait se ranger aux côtés de Bill Tait, qui a défendu contre Kreisel l'idée que la classe des raisonnements finitistes correspond à celle des raisonnements formalisables dans l'arithmétique de Skolem. Voir W. W. Tait, « Finitism », *Journal of Philosophy*; vol. 78, 1991, p. 524-546 ; et, pour le point de vue de Kreisel, « Principles of Proof and Ordinals implicit in Given Concepts », dans J. Myhill, A. Kino, et R. E. Vesley (dir.), *Intuitionism and Proof Theory*; North-Holland, Amsterdam, 1970, p. 489-516.

Michael Dummett⁸⁷. La discussion porte essentiellement sur le cas d'une opération arithmétique élémentaire, telle qu'une multiplication qui porterait sur des nombres finis tellement grands que nous n'arriverions à peu près jamais au même résultat et que nous ne pourrions pas circonscrire du regard les calculs. (Je parle ici de l'*Übersichtlichkeit*.) Ce cas est envisagé par Wittgenstein, qui remarque à son propos que nous sommes dans une situation où le calcul s'approche d'une expérience physique. Selon l'interprétation de Dummett, il n'y a pour Wittgenstein aucun résultat correct — aucune application correcte de la règle — à l'avance d'une décision à l'effet qu'un des nombreux résultats divergents soit le bon. Dans son interprétation, Dummett s'appuie essentiellement sur le passage suivant :

Le meilleur résultat auquel nous autres humains puissions parvenir, la plus grande approximation dont nous soyons capables, c'est d'obtenir le même résultat — nous-mêmes ou quelqu'un qui possède une grande expérience. Comme si Dieu seul savait vraiment. — C'est ce que Turing a suggéré, et c'est précisément sur ce point que nous divergeons, lui et moi. En réalité, il n'y a rien qui nous empêche de postuler que votre résultat est correct — en sorte qu'à l'avenir tous vos enfants devront reproduire ce qui est écrit sur ce tableau. Et ainsi tout va bien. — Il n'y a là rien à connaître pour une intelligence supérieure — si ce n'est ce que les générations futures feront. En mathématiques, nous en savons autant que Dieu⁸⁸.

Ce passage semble confirmer l'interprétation de Dummett puisque Wittgenstein y affirme que dans le cas de calculs trop longs pour que l'on puisse les circonscrire, rien ne nous empêche de postuler qu'un résultat quelconque soit le bon ; Dummett y voit là la preuve que pour Wittgenstein il n'y a pas de bonne réponse⁸⁹. La communauté est donc libre de décider quelle est la bonne réponse. On peut rejoindre par là la lecture de Kripke et l'argument sur « suivre une règle » apparaît donc appuyer l'interprétation de Dummett. Il y a beaucoup à dire contre cette interprétation mais j'aimerais simplement m'en tenir à une très brève remarque. Premièrement, les passages que je viens de citer lorsque je présentais le rejet de l'intuitionnisme par Wittgenstein sont clairs : il n'est pas plus question de décision que d'intuition. Donc, soit Wittgenstein se contredit, soit l'interprétation de Dummett est fautive. (Je penche bien sûr pour la première option.)

Je crois aussi que cette interprétation est basée sur une confusion plutôt subtile. Admettant que pour Wittgenstein, il n'est jamais

87. M. A. E. Dummett, « Wittgenstein's Philosophy of Mathematics », dans *Truth and Other Enigmas*, Londres, Duckworth, 1978, p. 166-185 et « Reckonings : Wittgenstein on Mathematics », *Encounter*, vol. 50, 1978, p. 63-68. Pour une critique plus approfondie de la lecture finitiste stricte de Wittgenstein, voir M. Marion, *Wittgenstein, Finitism, and the Foundations of Mathematics*, chap. 6 et 8.

88. Wittgenstein, *Cours sur les fondements des mathématiques*, p. 99.

89. Dummett, « Reckonings : Wittgenstein on Mathematics », p. 65.

question de postuler la bonne réponse à un calcul nouveau, on serait porté à croire qu'il devrait admettre que la bonne réponse existe antérieurement au calcul. On pense ici à l'image de la règle comme des rails à l'infini du § 218 des *Recherches philosophiques* qui détermineraient toutes les bonnes applications de la règle. Certes, Wittgenstein s'oppose à cette image platoniste, mais il faut se garder de croire de façon confuse que cela l'engage au genre de position finitiste stricte qu'on lui attribue. Pour comprendre ce que je veux dire, il faut bien voir que Wittgenstein ne vise pas exactement l'idée, associée au platonisme mathématique, que toutes les applications de la règle sont déterminées à l'avance puisque toutes les extensions mathématiques sont reconnues comme pré-existant à toutes nos activités théoriques. On voudra bien voir dans ce passage du *Cahier brun*, où Wittgenstein prend comme exemple la règle « ajoute 1 », que ce qu'il vise, c'est autre chose :

Mais assurément, si quelqu'un m'avait demandé quel nombre il devait écrire après 1568, je lui aurais répondu « 1569 ». - Je n'en doute pas un instant, mais comment peux-tu en être sûr ? Ton idée, en réalité, c'est que d'une façon ou d'une autre, dans l'acte mystérieux où tu fixes une intention à la règle, tu as fait les transitions sans vraiment les faire. Tu as traversé tous les ponts avant de les atteindre⁹⁰.

Ce que Wittgenstein vise ici, c'est la conception phénoménologique des règles en laquelle il a jadis cru. En s'opposant directement à l'idée que toutes les applications de la règle sont déterminées à l'avance, Wittgenstein serait presque contraint à une position finitiste stricte. Mais en s'opposant à la conception phénoménologique concomitante, il laisse ouverte la possibilité qu'en un certain sens, les applications de la règle soient déterminées à l'avance. Il n'a fait que démolir une mauvaise lecture, platonisante, de cette thèse.

Il n'est cependant pas dans mes intentions de nier catégoriquement que Wittgenstein se soit engagé, par ses diverses prises de position, à adopter une forme de finitisme strict. Il y a des considérations sur la complexité des preuves, en particulier dans les *Remarques sur les fondements des mathématiques*, dont on peut à la rigueur dire qu'elles sont celles d'un finitiste strict. Je pense simplement que les remarques sur « suivre une règle », lorsqu'elles ne

90. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, p. 224.

sont pas faussement interprétées comme étant d'une nature sceptique, ne constituent pas un argument en faveur de l'adoption du point de vue finitiste strict⁹¹.

*Département de philosophie
Université d'Ottawa*

91. Une version abrégée de ce texte a été présentée au premier congrès de la Société de Philosophie Analytique (SOPHA), qui a eu lieu à l'Université de Caen en mai 1997. Quoique je les avais déjà consultés à la Bodleian Library d'Oxford, je n'ai pas tenu compte, lors de la rédaction de ce texte, des écrits de Waismann qui viennent de paraître dans A. Soulez (dir.), *Dictées de Wittgenstein à Waismann et pour Schlick* (Paris, PUF, 1997). Je n'avais pas jugé bon m'appuyer sur des textes alors inédits, que peu de gens auraient pu consulter. Le lecteur y trouvera cependant de très nombreux passages confirmant mon interprétation de Wittgenstein.